La fin des deux solitudes chez Hugh MacLennan et Michel Basilières

The End of the two solitudes in Hugh MacLennan and Michel Basilières

André Dodeman

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/eccs/2874>

DOI : 10.4000/eccs.2874

ISSN : 2429-4667

Éditeur

Association française des études canadiennes (AFEC)

Édition imprimée

Date de publication : 4 décembre 2019

Pagination : 15-28

ISSN : 0153-1700

Référence électronique

André Dodeman, « La fin des deux solitudes chez Hugh MacLennan et Michel Basilières », *Études canadiennes / Canadian Studies* [En ligne], 87 | 2019, mis en ligne le 01 décembre 2020, consulté le 18 juin 2021. URL : <http://journals.openedition.org/eccs/2874> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/eccs.2874>

La fin des deux solitudes chez Hugh MacLennan et Michel Basilières

André DODEMAN, Université Grenoble Alpes

Cet article a pour objectif de revisiter la thématique des deux solitudes qui servait à décrire l'isolement historique des deux communautés francophone et anglophone du Québec, et ce à la lumière de deux romans : *Two Solitudes* (1945) de Hugh MacLennan et *Blackbird* de Michel Basilières (2003). Les deux romans montrent que cette image traditionnellement associée à la division et la fragmentation sociale a profondément évolué dans la littérature anglo-québécoise. Reste à savoir si elle est toujours pertinente à la lumière des changements qu'a connus le Québec depuis les années 1940.

This article aims at revisiting the expression known as "two solitudes," which used to designate the historical isolation of the Francophone and Anglophone communities in Quebec, through the study of two novels: *Two Solitudes* (1945) by Hugh MacLennan and *Blackbird* (2003) by Michel Basilières. Both novels show that this image traditionally associated with social division and fragmentation has truly changed in the field of Anglo-Quebec literature. The question remains as to whether this image is still relevant given the changes that have transformed Quebec since the 1940s.

Lorsqu'on évoque la thématique de la solitude au Canada, on pense bien évidemment au roman que publie Hugh MacLennan en 1945 intitulé *Two Solitudes*. Cette image des deux solitudes, inspirée d'un poème de Rainer Maria Rilke et citée en épigraphe de son roman, renvoie à l'isolement et à l'absence de dialogue entre deux communautés linguistiques qui habitent pourtant dans un même espace. Dès les premiers paragraphes du roman, les deux communautés légendaires sont posées comme les deux cultures fondatrices de la nation canadienne, et elles se rejoignent à l'endroit où la rivière des Outaouais rejoint le fleuve Saint-Laurent, l'endroit même où ces deux nations se côtoient sans se connaître. Ce motif des deux solitudes sera régulièrement revisité afin de rendre compte de l'évolution des relations entre les communautés francophones et anglophones du Québec. Même avec la création de festivals comme « Blue Metropolis » à la fin des années 1990 qui eut pour vocation de faire dialoguer les écrivains francophones et anglophones du Québec, Lianne Moyes et Sarah Henzi concluent que « dans le contexte de la littérature québécoise contemporaine, le concept des « deux solitudes » fait œuvre de métaphore mitigée » (MOYES et HENZI 2006, 18). À bien des égards, ce motif des deux solitudes reste encore problématique, et cet article aura pour objectif de revisiter et de reproblématiser cette question de la fin des deux solitudes dans le domaine de la littérature canadienne, et plus particulièrement de la littérature anglo-québécoise¹. Il est vrai que de nombreux travaux ont déjà été publiés sur l'œuvre de MacLennan, d'où l'intérêt d'évaluer le sens de cette œuvre aujourd'hui et de voir comment un auteur contemporain comme Michel Basilières se réapproprie cette thématique des deux

¹ Dans son article « Les (af)iliations contestées de la littérature anglo-québécoise », Gillian Lane Mercier précise que le terme de littérature « anglo-québécoise » remonte à la fin des années 1990.

solitudes dans son roman *Blackbird* (2003). La place que donnent ces deux auteurs à la coexistence parfois conflictuelle des deux communautés linguistiques montre bien que les deux solitudes sont encore à l'ordre du jour et que le roman de MacLennan résonne encore dans l'imaginaire canadien contemporain. Les deux romans présentent en effet des familles profondément divisées sur le plan identitaire et linguistique, mais aussi des personnages qui viennent proposer un entre-deux possible. Ils ont le mérite de présenter deux approches très différentes de la richesse historique, culturelle et linguistique du Québec. Alors que MacLennan privilégiait le mode du romanesque (*Romance*)² dans ses romans pour mieux réconcilier les deux communautés, Michel Basilières revisite cette thématique des deux solitudes par le biais du registre comique et du réalisme magique. Dans un premier temps, il s'agira d'évaluer la résilience de l'image des deux solitudes dans la littérature anglo-québécoise et de montrer que cette image est sans cesse revisitée et transformée par l'histoire et le roman. Les deux écrivains présentent deux manières différentes de s'inviter dans le discours identitaire et nationaliste qui tend à maintenir, pour ne pas dire renforcer les deux solitudes. Ensuite, leurs représentations de l'identité québécoise s'appuient sur une histoire faite de victoires et de défaites qui conditionne l'intrigue et hante le récit, et leurs choix respectifs en termes de mode de représentation ont le mérite de présenter deux rapports différents entre le passé et le présent. Les deux romans traitent chacun à leur façon des relations entre les Québécois et leur héritage culturel et linguistique, et leur analyse permettra de mieux comprendre l'évolution de ce rapport à l'histoire entre le milieu du XX^e et le début du XXI^e siècle. Enfin, la question de la « fin » des deux solitudes sera posée afin d'exposer les changements qui ont transformé et refaçonné le dialogue entre les deux communautés linguistiques au cours du siècle dernier. Même si la représentation des deux langues reste quelque peu inaboutie dans les deux romans, MacLennan et Basilières proposent néanmoins deux visions de l'identité québécoise qui oscillent entre le désir de réconciliation et d'harmonie, et celui, plus conflictuel, de remise en question.

La résilience des deux solitudes

Dans la littérature canadienne anglophone du XX^e siècle, Hugh MacLennan figure encore parmi les grands auteurs réalistes aux côtés de Frederick Philip Grove et Morley Callaghan, car le réalisme permet à cette époque de définir, délimiter et cartographier un espace alors inconnu sur le plan international. Ses convictions fédéralistes se traduisent par une intrigue qui lui permet de représenter un espace unifié et relativement homogène facilitant la

² La traduction de *romance* par « romanesque » est celle proposée par Paul Ricoeur dans *Temps et récit*, p. 296.

LA FIN DES DEUX SOLITUDES CHEZ HUGH MACLENNAN ET MICHEL BASILIÈRES

réconciliation des deux communautés francophones et anglophones du Québec en rapprochant ses deux protagonistes que tout semble opposer. Conformément à la tradition réaliste qui a pour vocation, selon Guy de Maupassant, de nous donner une « vision plus complète [de la vie], plus saisissante, plus probante que la réalité même » (MAUPASSANT 1888, 11), MacLennan opte pour un narrateur omniscient qui transcende les divisions et les conflits pour mieux exposer les points communs et proposer une réconciliation.

La première moitié de *Two Solitudes*, roman publié en 1945, relate l'histoire d'Athanase Tallard, notable respecté du village fictif de Saint-Marc des Érables au Québec. Il est le père d'une famille de propriétaires terriens dans le Québec traditionaliste des années 1940, et il assume la fonction de député à Ottawa. Il se trouve confronté à la marche forcée du progrès qui trouve son porte-parole dans le personnage de Huntley McQueen, homme d'affaires ontarien influent et porteur d'une idéologie libérale se nourrissant principalement de l'exploitation technique de l'environnement. Il désire tirer profit du village en y faisant construire un barrage hydro-électrique, mais pour ce faire, il doit demander la participation active et officielle d'Athanase Tallard. En donnant son accord, Athanase attire la colère du prêtre du village, ainsi que la réprobation des villageois. Né du premier mariage d'Athanase et de Marie-Adèle, Marius Tallard rejette fermement ce discours libéral et autoritaire au point de nier la légitimité de la société anglo-saxonne et de fuir devant la conscription pendant la Seconde Guerre mondiale. Il se retrouve hors-la-loi et porte un discours nationaliste, voire fanatique, qui prône la séparation définitive des deux communautés. En revanche, le héros de la seconde moitié de *Two Solitudes* est Paul Tallard, le fils cadet d'Athanase Tallard, né de son second mariage avec Kathleen, anglophone d'origine irlandaise. Paul se retrouve donc au milieu de ce conflit qui divise les deux communautés, et pour ne rien arranger, tombe amoureux de Heather Methuen, l'héritière d'une lignée d'aristocrates anglophones installée à Montréal. Le roman se caractérise donc par une structure chronologique et dialectique qui oppose les deux communautés, tout en proposant une solution qui conviendrait à tous les lecteurs. Le titre de *Two Solitudes* pose les deux éléments contradictoires de cette dialectique, et l'organisation temporelle du roman conduit le récit de façon inéluctable vers la résolution de cette contradiction, à savoir l'union des deux personnages et la coexistence pacifique des deux communautés.

Il est vrai que le réalisme tel qu'il fut défini par Maupassant dans la deuxième moitié du XIX^e siècle témoigne d'une certaine rigidité formelle, mais il sera appelé, au fil du temps, à se transformer. Dans son travail sur les espaces intermédiaires intitulé *Stories of the Middle Space*, Deborah C. Bowen parle de réalistes naïfs, postmodernes et magiques. L'intrigue de *Blackbird* de Michel Basilières renverse la structure dialectique si centrale chez MacLennan en

ANDRÉ DODEMAN

proposant une structure circulaire qui commence et se termine avec la ville de Montréal : « Montreal, an island... » (BASILIÈRES 2003, 310). *Blackbird* est le récit de la famille Desouche dans un Québec miné par la crise d'octobre 1970, et compte Grandfather, Aline (sa nouvelle épouse francophone), ses deux fils « Uncle » et « Father », « Mother », ainsi que les deux jumeaux et petits-enfants de la famille, Marie et Jean-Baptiste, dont les prénoms ancrent la famille dans une histoire et une tradition catholiques. Le nom de famille (à l'évidence un jeu de mots qui suggère que la famille est québécoise « de souche ») permet à Basilières de dresser un portrait satirique de cette famille dont les revenus proviennent essentiellement de l'activité du grand-père et de son fils, consistant à déterrer et à dérober des cadavres en pleine nuit pour les vendre au médecin de la famille, le docteur Cameron Hyde. Le nom même du docteur, savant mélange du personnage de Robert Louis Stevenson et d'autres personnes historiques telles que le docteur Ewen Cameron, psychiatre de l'école de médecine de l'Université McGill connu pour ses expériences inhumaines sur des patients, montre que Basilières se plaît à jouer avec les conventions littéraires. Dans son article consacré à la littérature anglo-québécoise et au roman de Basilières, Gillian Lane-Mercier insiste sur cette grande liberté que prend l'auteur avec l'histoire et les grands récits identitaires. Elle souligne que « le roman est truffé d'anachronismes, de transpositions parodiques et d'erreurs historiques qui s'apparentent à autant d'incursions braconnières dans cet espace protégé qu'est le nationalisme québécois » (LANE-MERCIER 2012, 28). Basilières s'introduit en quelque sorte dans l'histoire du Québec afin d'en explorer les failles et les brèches, et les divisions internes de la famille Desouche viennent rappeler les autres divisions qui rongent le Québec. La famille parle l'anglais à la maison, et c'est précisément cet effacement de la langue et de l'identité québécoises qui pousse Marie à rejoindre un groupe du FLQ dirigé par Hubert Lacasse, son petit ami et père de l'enfant qu'elle refusera de porter. Quant au frère jumeau, Jean-Baptiste, il est passionné de littérature et d'écriture, et ses lectures publiques le conduiront en prison pour appartenance à un groupe terroriste. La division qui règne chez les Desouche permet surtout à l'auteur d'aborder les mécanismes identitaires sous un regard satirique et réaliste magique.

Les exemples qui relèvent du réalisme magique sont en effet nombreux. Le titre du roman, *Blackbird*, fait référence au corbeau que le grand-père de la famille ramène chez lui et qui finira par lui extraire l'œil gauche, facétie qui, au lieu de le priver d'un sens, augmentera sa capacité à voir les choses pour ce qu'elles sont. Lorsque Grandfather et Uncle dérobent le cœur de Frère André, qui se trouve à l'Oratoire Saint-Joseph, pour le vendre au docteur Hyde, le labrador noir qui appartient à Uncle ne peut s'empêcher de boire le sang qui continue de couler du cœur. À mesure que le chien boit le sang, son pelage devient de plus en

LA FIN DES DEUX SOLITUDES CHEZ HUGH MACLENNAN ET MICHEL BASILIÈRES

plus clair et le chien devient albinos avant de disparaître complètement. Et finalement, tel un Victor Frankenstein, le docteur Hyde ramène Hubert à la vie, mais le monstre finira par le tuer et par errer dans les rues de Montréal le soir d'Halloween avant de se rendre chez les Desouche. L'irruption de tels moments dans *Blackbird* vient troubler la logique structurelle et chronologique si chère aux romans réalistes de MacLennan. Alors que MacLennan évoque le passé pour illustrer et expliquer la résilience des deux solitudes, Basilières, lui, voit un passé qui revient hanter la communauté et les personnages. Ce n'est pas sans raison que Stephen Slemmon établit un lien étroit entre le réalisme magique et un discours postcolonial qui convoque le passé pour mieux interroger les effets de la colonisation, puisque ces textes remettent en cause les rapports entre les divers centres, périphéries et frontières pour mieux déstabiliser leur fixité (SLEMMON 1988, 13). En d'autres termes, le texte de Basilières présente des identités *a priori* stables, figées et extrêmement polarisées pour mieux les analyser et les déconstruire par le biais de la satire et de l'ironie. La critique sociale, comme le rappelle Jean-Pierre Durix, fait partie intégrante du réalisme magique, qui ne se limite pas à l'inclusion d'épisodes à peine croyables dans le texte, mais ramène aussi des problèmes bien réels au premier plan : « les écrivains qui pratiquent le réalisme magique ont un sens aigu des réalités sociales de leur pays qu'ils mettent en scène dans leurs romans. Ils dépeignent des communautés en passe de créer leur propre histoire face aux forces dominantes de la tyrannie intérieure ou de l'hégémonie néocoloniale » (DURIX 1998, 15). Le corps rapiécé d'Hubert permet à Basilières de critiquer la fixité des identités nationales en les réduisant à un rapiécage d'images, de mythes et d'histoires qui évoluent et se transforment avec le temps.

Une histoire spectrale

Dans un article de 1967, Ronald Sutherland classe *Two Solitudes* parmi les romans historiques, tant l'intrigue est façonnée par les tensions historiques entre les deux principales communautés qui doivent coexister dans la province. L'histoire du Québec est souvent rappelée dans les premiers chapitres du roman. Le personnage d'Athanase Tallard, en particulier, porte un discours teinté de regret :

But the English, working sporadically and generally for money, never planning anything, had inherited the continent by default when the politicians around the French king had decided to write off the Saint Lawrence area as so many acres of snow and ice. After that, the French who were left in Canada had seemed unable to discover any common purpose except to maintain their identity. (MACLENNAN 1945, 100)

ANDRÉ DODEMAN

Ce court extrait montre que le cadre temporel de *Two Solitudes* est déterminé par les événements historiques qui ont construit le Québec, à savoir la défaite des Français sur les plaines d'Abraham au milieu du XVIII^e siècle et le dénigrement du paysage canadien par la France, repérable ici par l'immense étendue de neige et de glace qui rappelle les mots de Voltaire, qui ne voyait aucun intérêt à garder une telle colonie qu'il qualifiait avec mépris de « quelques arpents de neige » (LINTEAU 1987, 228). Le passé a donc un effet direct sur le présent de la narration, en ce sens que les défaites militaires et le mépris de la France ont abouti à une humiliation collective qui a été intériorisée par la population. Chez MacLennan, l'histoire est causale et vient expliquer, par le truchement d'un narrateur qui joue aussi le rôle d'historien, l'importance du récit identitaire dans le paysage québécois.

Pour comprendre le rôle que joue l'histoire dans *Two Solitudes*, il convient de garder à l'esprit que MacLennan avait suivi une formation en histoire classique et écrit une thèse de doctorat en 1935 sur la petite ville égyptienne d'Oxyrhynque. Sa thèse, qui fut surtout une étude sociale et économique de la ville en question, consista à décrire et à expliquer le déclin de l'empire romain à partir de sa périphérie. Ce travail permet d'inscrire MacLennan dans la longue lignée d'historiens, d'Edward Gibbon à Oswald Spengler, qui conçoivent et représentent l'histoire comme une structure intelligible faite de mouvements, de cycles ou de spirales. Dans les années 1930, MacLennan publie un article dans la *Dalhousie Review* intitulé « Roman History and To-day » où il écrit : « Any completed human pattern has a meaning; and if that meaning can be isolated and rendered coherent, it must necessarily help to explain our own society to ourselves ». (MACLENNAN 1935-36, 67). Pour l'auteur, ce sens ne peut être élucidé que par un historien formé et éclairé qui est le seul capable de dégager le sens transcendantal de l'histoire. Le narrateur omniscient et historien fait donc autorité en la matière, en ce sens qu'il est le seul à même de combler les failles de l'histoire présentée comme causale, totalisante et téléologique. Ses romans regorgent de personnages de ce genre qui ont un talent certain pour trouver le sens de l'histoire, qu'il s'agisse de George Stewart dans *The Watch That Ends the Night* (1959) ou bien de Conrad Dehmel dans *Voices in Time* (1980), si bien que nombre de critiques lui ont reproché, dès le début de sa carrière, son ton didactique et professoral.

Cependant, cette possibilité de faire sens de l'histoire allait connaître un véritable bouleversement avec l'émergence du postmodernisme au Canada dans les années 1960. Comme nous le rappelle Linda Hutcheon, le courant postmoderniste a eu le mérite de montrer que l'histoire, comme la littérature, est avant tout un discours et un système de signification qui nous permet de comprendre le passé. Pour elle, le sens n'est pas à chercher dans les événements

LA FIN DES DEUX SOLITUDES CHEZ HUGH MACLENNAN ET MICHEL BASILIÈRES

du passé, mais plutôt dans les relations entre le passé et le présent : « the meaning and shape are not *in the events*, but *in the systems* which make those 'events' into present historical facts » (HUTCHEON 1988, 89). Ainsi, le courant postmoderne a permis d'ouvrir une brèche dans des systèmes de représentation qui avaient été considérés jusque-là comme des systèmes stables et fixes, et Michel Basilières tient compte des bouleversements épistémologiques qui ont affecté les sciences sociales et l'histoire en particulier. Plutôt que de combler les failles de l'histoire à l'aide d'un narrateur omniscient doué d'un capital culturel qui justifie sa fonction dans le récit, Basilières ramène ces failles au premier plan afin que les lecteurs puissent comprendre que l'histoire est avant tout une construction discursive. Alors que la voix narrative incorporelle de MacLennan a tendance à transcender le récit pour mieux enseigner au lecteur, Basilières rabaisse le discours historique au niveau du corps et de la corporéité. Grandfather et Uncle, outre le fait que ce sont des voleurs de cadavres, sont des personnages mutilés : Grandfather perd son œil gauche en luttant avec son corbeau et Uncle perd un doigt, dont la trace est marquée par une cicatrice qui laisse son neveu rêveur : « And whatever happened to Uncle's missing finger? Was it still in some way human, was it still in some way Uncle, or had it instantly, on the point of separation from the rest of him, become something else? A mere thing? » (BASILIÈRES 2003, 98). Les plaies, cicatrices et mutilations des personnages renvoient à une histoire qui est tout aussi mutilée et fragmentée. Cette réflexion du personnage pose donc la question de la validité des grands systèmes de pensée et de représentation qui se veulent totalisants. Ainsi, les discours, comme les corps eux-mêmes, peuvent se fragmenter et tomber en lambeaux avant d'être repensés, recousus et rapiécés.

Basilières cherche donc à relativiser ces grands systèmes en pointant leurs faiblesses. Il se moque ouvertement du grand récit identitaire québécois et, par extension, de tous les récits nationalistes qui réagencent les faits historiques dans le but de servir une cause politique. La lutte en faveur de la cause nationaliste est sapée par l'acte de Marie qui, un soir, dépose une bombe dans une boîte aux lettres devant un restaurant et tue accidentellement son grand-père maternel, Angus, qui continuera à hanter le roman sous la forme d'un esprit confus et désincarné. Par ailleurs, il n'est pas surprenant de voir que l'escapade d'Hubert coïncide avec la grande fête nord-américaine du grotesque et du gothique qu'est la nuit d'Halloween. La figure d'Hubert ressuscité qui hante les rues de Montréal avec les autres enfants déguisés produit un effet comique dont la fonction est de relativiser la solennité exagérée de certains discours identitaires :

Gangs of ragged scarecrows, and zombies with axes buried in their heads or backs, still ran from door to door long after dark. Aliens with glowing eyes and flashing zap guns demanded their tribute, fairy princesses waved

ANDRÉ DODEMAN

their glittering wands and leprechauns charmed ; black-masked stripe-shirted robbers held open bags marked with dollar signs; skeletons rattled, pirates set their beards afire, and a Frankenstein lumbered unnoticed through the streets, bleeding at the seams in his flesh and trailing catheters. (BASILIÈRES 2003, 279)

Pour Mikhaïl Bakhtine, le style grotesque est caractérisé par l'exagération, l'hyperbole et l'excès (BAKHTINE 1968, 303), mais il se différencie aussi du simple effet comique en amenant les lecteurs à interroger l'état du monde et à en voir les travers. Bernard Sarrazin explique par ailleurs que

le grotesque est une forme de comique entre sérieux et risible, instable, tirant d'un côté ou de l'autre, un tragique allant au dérisoire, ou un comique altéré, fêlé. Il provoque un rire qui peut être mêlé d'horreur, comme d'un humour qui ne parviendrait pas à se détacher de la réalité qu'il veut exorciser ; on ne sait plus si le rire qu'il produit est libérateur ou anxiogène. (SARRAZIN 1991, 36)

Le rire chez Basilières est à la fois libérateur et anxiogène, car il mine les grands discours édifiants autant qu'il les expose dans tout leur fanatisme et leurs effets mortifères. Les personnages mutilés, démembrés ou tués pour être ensuite recousus sont autant de signes d'une société québécoise profondément fragmentée sur les plans identitaire, culturel et linguistique. Le recours au gothique dans *Blackbird* permet notamment d'évoquer la hantise d'un passé qui fait obstacle à l'entente entre les deux communautés. Dans leur ouvrage *Unsettled Remains: Canadian Literature and the Postcolonial Gothic*, Cynthia Sugars et Gerry Turcotte analysent ce rapport entre le gothique et le postcolonial et affirment que l'irruption du surnaturel, du monstrueux et du paranormal dans le roman traduit cette relation ambiguë avec le passé :

When [the elements of the supernatural, the monstrous, or the paranormal] are conjoined with the postcolonial, [the uncanny] takes a variety of possible tacks : fears of territorial illegitimacy, anxiety about forgotten or occluded histories, resentment towards flawed or complicit ancestors, assertions of Aboriginal priority, explorations of hybrid cultural forms, and interrogations of national belonging and citizenship. (SUGARS 2009, ix)

En se focalisant sur les spectres du passé qui expriment l'absence de résolution des divisions internes du Québec, Basilières ne vise pas un rapprochement entre les deux communautés du Québec, contrairement à MacLennan qui conclut son roman avec la promesse d'un avenir meilleur.

Les signes d'un rapprochement

Ce qui cristallise les divisions dans les deux romans en question reste les langues elles-mêmes. Chez Basilières, Marie est une felquiste qui ramène tous les problèmes historiques et économiques du Québec à la langue : « Marx had been wrong: it was not the power of money that grouped or divided people. It was language, pure and simple » (BASILIÈRES 2003, 45). Il est utile de souligner ici la position des deux auteurs vis-à-vis de la langue française. Tout d'abord, MacLennan est né dans la province de la Nouvelle-Écosse dans une famille anglophone, et ce n'est qu'en trouvant un travail de professeur de latin et d'histoire au *Lower Canada College* de Montréal dans les années 1930 qu'il prend conscience de la nécessité d'apprendre le français pour garantir la survie et la pérennité de la nation canadienne. En plus d'être un romancier, MacLennan était un essayiste, et dans un de ses essais « French is a *Must* for Canadians », il explique à quel point il regrette de ne pouvoir parler la langue française : « In a country like ours I should be able to speak [French] almost as well as English. My inability to do so is a constant shame to me, and I recognize it as the severest educational handicap in my entire life » (MACLENNAN 1960, 161). Il en va de même pour Basilières qui, lui, est né à Montréal de mère anglophone et de père francophone, mais dans un article publié dans le *Globe and Mail* à la sortie de *Blackbird*, Ray Conlogue précise que le père de Michel Basilières avait toujours refusé de lui enseigner le français, si bien que la langue était devenue une langue étrangère pour l'écrivain. Ces deux auteurs montrent à quel point la langue continue de jouer un rôle central dans la culture québécoise et que l'accès à la culture de l'autre passe surtout par la langue de l'autre.

Par conséquent, la langue française n'apparaît dans les deux romans que sous forme de fragments, réduite le plus souvent à des aphorismes, des expressions ou des slogans publicitaires. Dans *Two Solitudes*, le français apparaît tantôt comme une arme brandie par Marius Tallard contre l'hégémonie des Anglophones, tantôt comme une stratégie commerciale visant le consommateur francophone. Lorsque Paul Tallard s'attarde dans les rues de Montréal à la fin de la troisième partie du roman, il n'y trouve qu'une image fragmentée des interactions entre les deux langues :

The traffic became steadily thicker as he neared the centre of town, newsboys on every corner selling copies of the *Star*, magazines from the States, crowds speaking French and English around him, signs and billboards repeating second-hand the slogans they had learned from the Americans, beckoning with Players, Sweet Caps, British Consuls, Black Horse Ale, Mother's Bread, the signs screaming bi-lingually in red, white and yellow : BUVEZ COCA-COLA – THE PAUSE THAT REFRESHES

ANDRÉ DODEMAN

– LA BIÈRE DE VOTRE GRANDPERE – THE REMEDY YOUR
UNCLE USED... (MACLENNAN 1945, 252)

L'extrait ne livre ici qu'une image fragmentée de la langue française, instrumentalisée à des fins commerciales et déconnectée de toute réalité sociale ou historique. Cette image parcellaire du français montre en effet les limites de l'écriture de MacLennan qui ne peut que faire allusion au bilinguisme du Québec sans y prendre part activement. Le lecteur est néanmoins appelé à y voir une « zone de contact » qui, selon Catherine Leclerc et Sherry Simon citant Mary Louise Pratt, décrit « des espaces sociaux où les cultures se rencontrent, s'entrechoquent, se rejettent, s'ignorent et s'influencent dans des contextes de relations de pouvoir généralement asymétriques » (LECLERC et SIMON 2005, 24).

Bien qu'il ne maîtrise pas le français, Basilières accorde une place plus importante à la langue et à la littérature d'expression française dans *Blackbird*. Alors que Marie, dont le prénom est proche de celui de Marius Tallard dans *Two Solitudes*, méprise sa famille pour s'être détournée de la langue française, son frère Jean-Baptiste, qui ne lit que des traductions de romans français, pose précisément le problème de la traduction et souligne l'importance de l'original :

Briefly, a pang of guilt crossed Jean-Baptiste's mind as he remembered he was reading English translations. Time and again he'd regretted not being master of his paternal tongue. Time and again he'd wondered if, as much as he identified with these interpreted French words, wouldn't he be so much more consumed by them in the original? (BASILIÈRES 2003, 75)

La réflexion de Jean-Baptiste sur la langue et sur sa traduction met l'accent sur les différences linguistiques et la possibilité d'un dialogue entre les deux langues et les deux cultures. Le lecteur y détecte une certaine incommensurabilité des deux langues qui n'efface en rien ce qu'elles ont de singulier. Dans l'entretien qu'il accorde à Jonathan Rutherford en 1990 intitulé « The Third Space », le théoricien du postcolonialisme Homi Bhabha fait une distinction très nette entre la diversité et la différence culturelle. La diversité culturelle, selon lui, peut donner lieu à ce qu'il nomme un « musée imaginaire » (BHABHA 1990, 208), à savoir un espace où les cultures sont exposées, mises en scène et finalement contenues, alors que la différence encourage le dialogue interculturel en posant le principe selon lequel les langues et les cultures entrent dans un jeu où aucune d'entre elles ne peut prétendre à l'autorité absolue et à la vérité.

LA FIN DES DEUX SOLITUDES CHEZ HUGH MACLENNAN ET MICHEL BASILIÈRES

Encore une fois, c'est Jean-Baptiste, la figure de l'écrivain et du dramaturge, qui offre la possibilité d'un dialogue, certes houleux, entre les deux cultures. Les Desouche reçoivent la visite du professeur Woland, qui souhaite mettre en scène la pièce de Jean-Baptiste. L'action de la pièce rédigée en anglais se déroule sur fond de guerre civile entre les deux communautés, et elle ne va pas sans causer un certain malaise dans la famille Desouche, surtout lorsque Grandfather et Uncle voient deux personnages du premier acte entrer sur scène avec des cercueils, des sacs et des pelles. Le déroulement de la pièce fait à l'évidence référence au théâtre de l'absurde, avec Woland qui clôt le dernier acte dans un canoë volant, tout en lançant des excréments sur la scène. De manière tout à fait ironique, un critique vient assister à la pièce, mais seulement parce que le nom du dramaturge (Jean Baptiste Desouche) sonne français, si bien que sa présence dans le théâtre a pour effet d'accroître le nombre de spectateurs les soirs suivants. Au plus grand bonheur de Woland, les dernières représentations de la pièce sont accueillies sous les applaudissements et les huées des spectateurs. La pièce et sa réception sont en quelque sorte une illustration du théâtre de la cruauté que prônait Antonin Artaud, l'un des précurseurs du théâtre de l'absurde, qui visait une mobilisation plus importante du spectateur et cherchait à brouiller les frontières traditionnelles entre la littérature, le théâtre et la poésie. Pour Artaud, « le Théâtre de la Cruauté se propose de recourir au spectacle de masses ; de rechercher dans l'agitation de masses importantes, mais jetées l'une contre l'autre et convulsées, un peu de cette poésie qui est dans les fêtes et dans les foules, les jours, aujourd'hui trop rares, où le peuple descend dans la rue » (ARTAUD 1964, 132). L'unité que recherchait MacLennan laisse place, chez Basilières, à un dialogue qui a lieu dans l'agitation et le conflit.

À l'instar d'Artaud, Basilières rompt avec les conventions pour mieux explorer les possibilités du carnavalesque qui, selon Bakhtine qui a longuement étudié les textes de Rabelais, permet de s'émanciper au moins temporairement de la pensée dominante et de l'ordre établi (BAKHTINE 1968, 10). En effet, Basilières cherche à déstabiliser un certain ordre en faisant des incursions dans la culture francophone au sens large et à explorer ses failles et ses brèches. Simon Harel, spécialiste de la littérature québécoise devenu aujourd'hui incontournable, parle quant à lui de braconnage qui vise à explorer et à exploiter les « fractures, les tensions, les brèches [...] qui interdisent une lecture mimétique de la littérature québécoise » (HAREL 2008, 42). Au lieu de chercher à tout prix à construire une unité entre les deux littératures québécoise et anglo-québécoise, Harel écrit qu'il convient plutôt d'explorer les rapports et les différences entre les deux, et ce à l'aune de la conflictualité qui « permet de renoncer aux idéaux de cohérence, d'uniformité qui forment les traits saillants des corpus littéraires » (HAREL 2008, 48). Même s'il devient possible de parler de rapprochements ou de collaborations

ANDRÉ DODEMAN

avec, par exemple, l'émergence dans les années 1990 du Festival Metropolis Bleu, destiné à construire des ponts entre les deux communautés littéraires, le terme de réconciliation si cher à MacLennan peut sembler très obsolète aujourd'hui, pour ne pas dire « vieillot » (HAREL 2008, 46). Gillian Lane-Mercier fait le même constat en problématisant le trait d'union qui associe, tout en maintenant séparés, les deux termes « anglo » et « québécois », et signale la présence d'affiliations « autres » suivant « une logique de l'adjonction conflictuelle » (LANE-MERCIER 2012, 14). La résolution de la dialectique des deux solitudes ne consiste donc plus à passer par l'union pacifique des deux communautés, mais plutôt par un ensemble de contacts conflictuels dont le but ultime reste la reconnaissance de l'une par l'autre.

Conclusion

Les romans de MacLennan et de Basilières montrent deux manières bien différentes de traiter des deux solitudes dans la province du Québec. Les deux écrivains ont également pour point d'ancrage la ville de Montréal dont le statut est quelque peu différent du reste de la province, en ce sens qu'elle s'est transformée pour devenir une société plus cosmopolite et plus complexe grâce aux différentes vagues d'immigration des XXe et XXIe siècles. C'est cette complexité de la société et de la culture québécoises qui se trouve au cœur du roman de Basilières. L'auteur n'hésite pas à porter un regard critique sur le nationalisme québécois et à relever ses incohérences par le prisme de ses personnages. Sa position peut même être considérée comme une forme de résistance aux deux solitudes, dans la mesure où il traverse les frontières entre les communautés et s'introduit de force dans cette société afin d'y être reconnu comme partie intégrante de sa culture et d'améliorer la visibilité de la littérature anglo-québécoise. Basilières n'est bien sûr pas le seul écrivain canadien à vouloir enfoncer les barrières culturelles et linguistiques qui divisent le pays. Il suffit de lire des auteurs comme Yann Martel, né de parents québécois comme Basilières, qui publie *Self* en 1996. Bien avant la publication de *Life of Pi* (2001) qui a fait la renommée de Martel à l'échelle internationale, *Self* enfonce toutes les barrières qui séparent et parfois marginalisent les identités sexuelles, les cultures et les langues. Contrairement à MacLennan et à Basilières qui font finalement assez peu d'incursions dans la langue française, Martel va plus loin en faisant coexister plusieurs langues (le français, l'anglais, l'espagnol et le tchèque) et leurs traductions sur la même page afin de mieux souligner le caractère babélien du monde actuel. Bien que le terme de solitude puisse encore continuer de renvoyer à certaines formes d'isolement territorial ou linguistique, la perméabilité accrue des cultures et des langues en atténuera certainement la portée.

Bibliographie

ARTAUD, Antonin. 1964. *Le théâtre et son double suivi de Le théâtre de Séraphin*. Paris : Gallimard.

BAKHTIN, Mikhail. 1968. *Rabelais and His World*. Translated by Hélène Iswolsky. Bloomington: Indiana UP.

BASILIERES, Michel. 2003. *Blackbird*. Toronto: Vintage.

BHABHA, Homi. 1990. "The Third Space: Interview with Homi Bhabha." In *Identity: Community, Culture, Difference*, edited by Jonathan Rutherford, 207-221. London: Lawrence and Wishart.

BOWEN, Deborah C. 2010. *Stories of the Middle Space: Reading the Ethics of Postmodern Realisms*. Montreal: McGill-Queen's UP.

CONLOGUE, Ray. 2003. "Alone Between Two Solitudes", *The Globe and Mail*, mis à jour le 18 avril 2018, consulté le 30 juin 2019, <https://www.theglobeandmail.com/arts/alone-between-two-solitudes/article1014484/>

DURIX, Jean-Pierre. 1998. « Le réalisme magique : genre à part entière ou 'auberge latino-américaine' ». In *Le réalisme merveilleux. Itinéraires et contacts de cultures* 25, coordonné par Xavier Garnier, 9-19. Paris : L'Harmattan.

HAREL, Simon. 2008. « Les loyautés conflictuelles de la littérature québécoise ». *Québec Studies* 44 : 41-52.

HUTCHEON, Linda. 1988. *A Poetics of Postmodernism: History, Theory, Fiction*. New York: Routledge.

LECLERC, Catherine et Sherry SIMON. 2005. « Zones de contact : Nouveaux regards sur la littérature anglo-québécoise ». *Littérature québécoise : Voix et Images* 30, no. 3 : 15-29.

LINTEAU, Paul-André. 1990. *Histoire générale du Canada*. Québec : Éditions du Boréal.

MACLENNAN, Hugh. 1935-36. "Roman History and To-Day." *Dalhousie Review* 15: 67-78.

ANDRÉ DODEMAN

MACLENNAN, Hugh. 1935. *Oxyrhynchus: An Economic and Social Study. The Hugh MacLennan Papers*. Département des Livres Rares. Université McGill, Montréal. Carton 5, dossier 41.

MACLENNAN, Hugh. [1945] 1998. *Two Solitudes*. Toronto: Stoddart.

MACLENNAN, Hugh. 1960. "French is a *Must* for Canadians." In *The Other Side of Hugh MacLennan: Selected Essays Old & New*, edited by Elspeth Cameron, 161-166. Toronto: Macmillan.

MARTEL, Yann. 1996. *Self*. London: Faber and faber.

MARTEL, Yann. 2001. *Life of Pi*. Orlando: Harcourt.

MAUPASSANT, Guy de. [1888] 1959. « Le roman ». *Pierre et Jean*. Paris : Garnier.

MERCIER, Gillian Lane. 2012. « Les (af)liations contestées de la littérature québécoise ». *Tangence* 98 : 11-33.

MOYES, Lianne et Sarah HENZI. 2006. « Les prétendues 'deux solitudes': à la recherche de l'étrangeté. » *Spirale* 210 : 16-18.

RICŒUR, Paul. 1983. *Temps et récit 1*. Paris : Seuil.

SARRAZIN, Bernard. 1991. *Le rire et le sacré : Histoire de la dérision*. Paris : Desclée de Brower.

SLEMON, Stephen. 1988. "Magic Realism and Post-Colonial Discourse." *Canadian Literature* 116: 9-24.

SUGARS, Cynthia and Gerry TURCOTTE. 2009. *Unsettled Remains: Canadian Literature and the Postcolonial Gothic*. Waterloo: Wilfrid Laurier UP.

SUTHERLAND, Ronald. 1967. "Twin Solitudes." *Canadian Literature* 31: 5-24.